

THOMAS ET LE DOUTE

Parler de Saint Thomas, c'est aussitôt évoquer le doute, son doute, celui des apôtres, de Pierre en particulier, qui reniera son Maître, et notre doute pour finir, Que nous le voulions ou non, là nous sommes confrontés au problème peut-être le plus important qui se pose dans une vie chrétienne : la dualité entre la foi et le doute. Ce conflit éprouvant nous concerne tous. Si nous considérons la fragilité de notre foi, nous voyons bien que le doute l'entame, si bien que nous balançons entre les deux. En bref, aspirant à la foi et subissant le doute, nous sommes acculés à un choix : c'est l'une ou l'autre et non un peu l'une et un peu l'autre. Or, il est bien évident que sans le coup de pouce du Ciel, qui fera basculer le doute au profit de la foi, nous ne sortirions pas de notre état d'incertitude et nous demeurerions au centre du conflit qui les oppose. Toutefois, pour trouver la foi, il convient de remplir la condition voulue, qui consiste à se faire petit, tout petit comme un enfant. Inutile de la vouloir si on se refuse d'en passer par là.

Venons-en à Thomas. Qui était-il ? Un Galiléen lui aussi, un des douze. Thomas, nom araméen, surnommé Didyme, qui en est la traduction grecque signifiant jumeau (E. Besson), était le frère jumeau de Barthélémy, qui est lui-même Nathanaël, dont le nom signifie Dieudonné (Sédir).

Nous ne possédons que de vagues informations sur sa personnalité et rien ne nous permet de le situer avant qu'il eût rencontré Jésus. Nous le découvrons, dans le texte évangélique, ardent, impulsif. « Précis, solide, raisonneur », écrira de lui Daniel-Rops. Les synoptiques ne le signalent pas. Il apparaît seulement dans l'évangile de Jean, en trois circonstances. C'est peu, mais chaque fois, il

sort soudainement de l'ombre et occupe le premier plan. Nous le voyons pour la première fois au ch. XI quand Jésus décide de retourner en Judée où il ressuscitera son ami Lazare. Ses disciples le Lui déconseillent, le mettant en garde contre les Juifs qui cherchaient à le lapider. Seul Thomas ne fait pas de réserves. Puisque Jésus veut aller en Judée, en dépit des dangers qui l'attendent, il le suivra jusqu'au bout. Et il entraîne les disciples hésitants : « Allons-y, nous aussi, afin de mourir avec Lui. »

Quel admirable élan de foi ! Ce ne sera, hélas, qu'un élan, un sublime moment qui ne durera pas. Aux heures de la crucifixion, bouleversé et révolté par la honte du Golgotha qu'il n'admettra pas, qu'il ne comprendra pas, Thomas abandonnera son Maître. Après la résurrection, le doute qui l'avait assailli ne tombera pas. Pénibles, consternants, cet obscurcissement de l'esprit, cette éclipse de l'âme !... Plus tard, s'étant retrouvé, il suivra le Christ jusqu'au bout. Il deviendra l'incomparable apôtre de l'Orient, et saura mourir pour Lui, alors qu'il n'avait pas su mourir avec Lui comme il l'avait voulu dans son bel élan de foi.

La deuxième circonstance se situe au ch. XIV, après le lavement des pieds. Nous touchons là à l'un des plus hauts sommets de l'Évangile, les apôtres étaient groupés autour de leur Maître dont la nature divine transparaissait à travers sa condition humaine. Pierre venait de dire : « Seigneur, où t'en vas-tu ? Et pourquoi ne puis-je te suivre à présent ? Je livrerai ma vie pour toi. » Pauvre Pierre qui était si près du reniement ! Et Jésus continuait à parler avec une infinie tendresse à Ses petits enfants. « Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi... et là où je vais, vous en savez le chemin. » Thomas, pas plus que les autres, c'est visible, n'a pas compris. Ils sentent bien qu'ils vivent des instants uniques, mais ils sont encore trop près des choses temporelles pour saisir la pensée de leur Maître. Et à son tour, Thomas, se faisant l'interprète de tous, interroge : « Seigneur, nous ne savons pas où tu t'en vas, comment en saurions-nous le chemin ? » C'est à ce moment que Jésus prononce les royales, les immortelles paroles : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, nul ne va au Père

que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi le Père. Dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu. »

On ne saurait être plus clair. En cet instant Jésus révèle Son identité, Il dit Qui Il est. Et on se demande comment certains osent affirmer que Sa divinité n'apparaît pas dans l'Évangile, qu'il n'en est pas question ? C'est qu'ils n'ont pas encore rencontré le Christ et qu'en leur cécité, ils ne peuvent le voir dans l'Évangile que sous son aspect humain.

Quant à Thomas, il n'a pas vu, ni même deviné Qui Il était, Celui avec Qui il avait voulu mourir. Il faut croire qu'un voile lui cachait à cette heure l'éclatante Vérité que ses compagnons ne voyaient guère mieux. Pourtant ils n'en étaient pas éloignés, ainsi qu'en témoigne Philippe disant : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. » Que croyait-il donc ?

Nous les voyons, les apôtres, en cet instant décisif, en attente, tendus vers leur Maître. Ils espèrent qu'Il va leur montrer Son Père dont Il leur a si souvent parlé. Ils pensent peut-être que le Père va leur apparaître à côté de son Fils. Mettons-nous à leur place. N'en aurions-nous pas fait autant ? Ne jouons pas aux esprits forts. N'avons-nous pas désiré, n'attendons-nous pas confusément, sans y croire, la prodigieuse Rencontre qui, pensons-nous, changerait tout de suite notre vie, bouleversera les structures de notre être ? On pense à l'Andréas d'*Initiations*, au Théophane de la résurrection... S'Il frappait demain à notre porte et... qu'Il soit là, devant nous, en chair et en os !... On n'ose pas y penser. On en frémit.....

Impossible rencontre ? Certainement pas, car nous pouvons vivre avec notre Christ aussi intensément, aussi réellement que s'Il nous apparaissait – ce qui n'est pas exclu – sous une forme humaine, la Rencontre se faisant essentiellement au niveau de l'esprit, dans le sanctuaire du cœur – ce qui est plus vrai, plus réel que tout ce qui touche les sens.

Le Père n'apparaîtra pas aux apôtres dans la chambre haute ainsi qu'ils l'ont demandé, pour la raison bien simple *qu'Il est là !* Et Jésus le leur dit : « Philippe, comment peux-

tu me dire : Montre-nous le Père ? *Celui qui m'a vu a vu le Père.* »

Thomas peut-il entendre ? Peut-il le voir, à présent, ce Père à travers Jésus, dans Jésus ? Oui, il le verrait si son esprit ne s'était obscurci. Et nous, entendons-nous ? Savons-nous, pouvons-nous entendre ? Saurons-nous enfin où est le Chemin ? Que de lacunes, que d'oublis en nos tâtonnements !

Ce Christ qui se profile à l'horizon de notre quête, en ferons-nous une apparence, la projection évanescence de nos désirs ou la réalité, la souveraine Réalité ? Posant cette question, je voudrais qu'elle soit votre question. Mais attention, personne ne peut l'éluder sans y perdre un peu de son âme. La foi, nous montrant le chemin, y répond, tandis que le doute brouille les pistes.

Thomas ne voit pas le chemin tout grand ouvert devant lui, parce que sa foi n'est pas totale. Et une foi qui n'est pas totale n'est déjà plus la foi Elle doit se concevoir comme un absolu, donc pleine et entière. Si elle n'est pas pleine et entière, elle n'est pas un absolu. Enlevez une parcelle au « tout » et il n'est plus le « tout ». Il en résulte qu'il n'y a pas de moyen terme possible entre la foi et le doute. Le croire est une erreur. Si je m'imagine être dans la foi quand le doute, si léger soit-il, subsiste encore en moi, je me trompe et je n'ai pas le droit de dire que j'ai la foi. Ce n'est pas parce que le vent des cimes souffle parfois sur nous que nous sommes sur les cimes. Mais nous pouvons voir dans les quelques lueurs éclairant la nuit du doute, comme la fulgurance des éclairs illumine les lointains de certains soirs d'été, une approche de la foi, encore éloignée cependant. Cela revient à dire que nous sommes tous, à des divers degrés, dans le doute et par conséquent en dehors de la foi, en aurions-nous atteint l'orée. Aussi faut-il tout attendre de Dieu, qui, étant l'unique amour, nous donne individuellement, au moment propice, des grâces que nous ne mériterons jamais assez. C'est Son don gratuit d'Amour.

Les apôtres sont de très grands êtres, qui eurent, dans leur condition du moment, leurs faiblesses comme nous avons les nôtres, atteints qu'ils étaient, eux comme nous, d'une certaine cécité. Thomas va le montrer dans la troisième circonstance où il se manifeste, l'épisode de

l'incrédulité du ch. XX. Il ne croit pas les apôtres quand ils viennent lui dire que Jésus leur est apparu dans la chambre haute verrouillée, qu'Il leur a parlé, qu'Il a mangé. Et il ne mâche pas ses mots : « Si je ne vois pas dans Ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à la place des clous et si je ne mets pas ma main dans Son côté, Je ne croirai pas. »

Huit jours après, Jésus revient dans cette même chambre verrouillée, et Thomas est là devant Lui en Qui il ne croyait plus. Sur son injonction, il touche les plaies laissées par les clous et le coup de lance, et il s'écroule à ses pieds en gémissant : « Mon Seigneur et mon Maître... »

Le ton de reproche de Jésus, l'insondable profondeur du regard de Jésus l'ont pénétré jusqu'au plus intime de son être, foudroyant son doute. Bouleversé, rénové, touché à vif par le feu de la foi qui balaie les réserves de la raison, c'est un homme nouveau qui se relève, un authentique disciple prêt à témoigner et à marcher au martyre.

Après sa conversion, Thomas devint l'apôtre de l'Orient avec mission d'y apporter la lumière christique. Sa gigantesque action d'évangélisation menée jusque dans les pays les plus éloignés et les moins civilisés de l'Orient et de l'Extrême-Orient, au milieu des pires dangers, des persécutions, des conversions et des miracles, relève du surnaturel. Tâche surhumaine ! Mais n'étaient-ils pas devenus des surhommes, ces pauvres compagnons du Christ qui se révélèrent alors dans toute leur grandeur ?

Thomas est mort en Inde à l'Age de 93 ans, d'un coup de lance dans le dos tandis qu'il était à genoux, ravi en extase. Il avait rendu son esprit à son Seigneur et Maître, qui était là pour le recevoir.

De l'évangile de Thomas, dont on parle beaucoup depuis quelque temps, je ne dirai que ceci : les interprétations des exégètes, les explications des historiens qui accordent à Thomas une prééminence sur les autres apôtres et voient en son évangile une authenticité que les évangiles canoniques, à leur avis, n'ont pas, me paraissent fort discutables. Ce ne sont que des points de vue qui pèsent bien peu à côté de l'illumination d'un seul mystique.

Pour en revenir à l'épreuve du doute, si Dieu permet que nous la traversions, c'est uniquement pour notre bien

et parce qu'Il nous veut tout à Lui. Et on ne peut être tout à Lui qu'en devenant humbles à force de savoir que sans Lui nous sommes désarmés et nous serions réduits en poussière, humbles malgré nous qui n'avons pas su le devenir par amour, humbles comme Thomas aux pieds de notre Maître. Vous aurez beau chercher ailleurs, vous ne trouverez le remède du doute que dans l'humilité, qui redonne à l'âme son vrai regard. Oui, choisir la foi, c'est se faire tout petit comme un enfant.

Une petite fille de douze ans en a récemment donné un exemple bouleversant. Mieux qu'un exemple, une belle leçon de confiance absolue et de total abandon. Il s'agit d'une enfant handicapée des suites d'une méningite et confiée à un établissement spécialisé. Dénuée de toutes possibilités, on a renoncé à l'instruire, mais comme elle est douce et docile, on vient de lui faire faire sa Première Communion. Jusqu'à ses douze ans, un être insignifiant, en marge, qui en quelques heures va se révéler. Un jour, voulant rendre service, elle porte une bouteille d'essence près « d'un réchaud allumé, et c'est l'accident. La bouteille lui échappe et aussitôt un rideau de flammes l'enveloppe. Il ne restera qu'une petite chose calcinée qui respire encore. Elle n'a plus forme humaine. Atroce souffrance d'une enfant innocente ! On ne peut pas l'anesthésier. Et elle va parler, elle dont on disait qu'elle était simple d'esprit, elle l'idiotte ! « Notre Seigneur a souffert plus que moi... » Où donc la grâce va-t-elle se nicher ! Pas une plainte. Et elle plaisante, elle trouve en elle la force de plaisanter. Et puis elle s'inquiète de la fatigue de ceux qui la soignent... Elle veut bien qu'on lui humecte les lèvres. « Si c'est permis, merci beaucoup. » Le Chirurgien interroge : « Mais qui est cette enfant ? On nous avait dit qu'elle était handicapée ? Et je n'ai jamais vu une telle force. » Et il avouera : « J'ai touché le mystère de Dieu. » Quel drame sanglant. Il faut l'amputer. Comment le lui dire ? Inutile, elle le sait, elle l'a pressenti et elle le dit sans effroi. Quand elle sort de l'Opération, la religieuse qui l'assiste, persuadée que c'est la fin, lui demande : Qu'est-ce que tu préférerais, rester avec nous ou aller au Ciel ? » Alors elle a cette réponse : « Ici, je suis avec Lui, au Ciel je serai avec Lui, c'est pareil.

Je préfère ce qu'Il voudra. » Après elle entre dans le coma et mettra un mois avant de rendre son âme si pure à Jésus.

Vous me direz que le cas de cette petite fille est exceptionnel. Sans doute ! Cependant n'y voyez-vous pas, vous aussi, le mystère de Dieu, le don du Christ ? Parce qu'elle n'était rien, moins que rien, un rebut, elle a reçu le béatifiant amour. Et elle l'a reçu tout de suite, en bloc, dès l'instant où elle a été plongée dans un océan de douleur. Nous touchons là à l'indicible Amour et il a fallu, pour que nous le sentions, la palpitation visible d'une âme brûlante dans un corps anéanti. Si Thomas peut être notre excuse, cette enfant martyr peut devenir notre espérance.

Quant à nous qui voudrions devenir « tout » sans passer par l'anéantissement du « rien », nous en sommes aux demi-mesures, aux timides approches d'un idéal que nous rendons lointain et nébuleux. On veut bien l'amour, mais un amour facile. On veut bien la foi, mais une petite foi sécurisante, confortable, qui n'est que tiédeur et doute.

Comprendrons-nous enfin ? Arriveront-ils à comprendre, oseront-ils aimer pour comprendre, tous ceux, innombrables, qui sont atteints de cette anémie de l'âme qu'est le doute – et l'anémie peut être mortelle... Ceux qui ne croient pas parce qu'ils n'ont pas vu, qui ne savent pas que la foi est irrationnelle, déraisonnable, folle de la folie d'amour de Dieu, et qui se contentent d'un doute bien raisonnable, sans issue, n'ayant rien de comparable à la crucifiante épreuve des nuits mystiques où, contre toute apparence, ne cesse de brûler le lumignon de la foi. Et les nantis accrochés à ce qu'ils croient posséder, les privilégiés d'un moment, les jouisseurs, tous ceux-là qui étreignent des fantômes, serrant sur leur cœur les cadavres des illusions perdues sans cesse recommencées... Ne nous reconnaissons-nous pas en eux, nous qui entendons mal la parole du Christ et qui ne la retenons pas ? « Si vous ne changez pas et ne redevenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume. » Qu'attendons-nous pour frapper à la porte étroite de l'Évangile, qui est la véritable initiation christique ? Si la foi est la clé de la porte étroite, l'amour est la clé de la foi. Il n'y a pas de foi sans amour, et plus que la foi l'amour reste à notre portée. Voilà le recours, la suprême espérance qui nous fera étreindre l'amour

contre toutes les négations, toutes les inerties, contre nous-mêmes, pour les autres !

Et quand l'incoercible faim d'amour nous tennaillera, d'amour infini, d'infini bonheur, la faim de ce pain de Vie qui est Jésus, et que redevenus petits, tout petits, rien, moins que rien, humbles enfin, nous tomberons à genoux, comme Thomas devant Lui, notre Christ, notre Seigneur et Maître.

Pierre CARBOU.

Causerie donnée à Paris en juin 1975.